

Clinique du travail et problème de la conscience

Yves CLOT

Résumé. *La question de la conscience redevient un problème en psychologie. Pourtant, c'est paradoxalement à partir des travaux issus du domaine de la biologie et de la neurobiologie que le problème est posé aux psychologues. En critiquant les illusions tenaces de la biologisation de la conscience, l'article cherche à montrer que les résultats obtenus en neurobiologie peuvent, au contraire, prendre place dans une redéfinition psychologique de la conscience. À une condition : regarder cette dernière comme un rapport entre des activités. L'article mobilise, pour comprendre les rapports entre activité et subjectivité, les ressources de la tradition historico-culturelle. Avec Bakhtine et Vygotski, il définit une clinique de l'activité à partir de l'analyse des données issues de la clinique du travail. Le travail des conducteurs de train est pris comme exemple. Summary p. 53.*

En 1926, dans un livre que nous n'aurons pu lire en français qu'en 1999, *La signification historique de la crise en psychologie*, Vygotski (1999, pp. 233-243) liait le sort de la psychologie générale qu'il appelait de ses vœux aux initiatives des différentes psychologies orientées vers l'action et la pratique. Il saluait en elles, et particulièrement dans l'analyse psychologique du travail, la force motrice de la crise de la psychologie académique.

Pour des raisons développées ailleurs (Clot, 1996), il n'est pas sûr que ces initiatives aient finalement donné tous les fruits escomptés.

La situation de la psychologie en cette fin de siècle rend prudent. Et si des auteurs comme Bruner (1996, p. 187) continuent à manifester leur confiance dans la psychologie du travail pour renouveler la psychologie générale, il faut bien admettre que c'est là une entreprise qui se heurte à de nombreux obstacles.

Pourtant, dans cet article, on voudrait tenter de soutenir cette entreprise à partir de préoccupations voisines. On cherchera à cerner en quoi une clinique du travail peut s'inspirer des travaux russes inaugurés au cours des années 1920-1930 pour nourrir les discussions qui reprennent dans notre discipline sur un thème longtemps écarté : celui de la conscience. Bruner avait déjà signalé que la psychologie n'avait aucune chance de conquérir sa dignité scientifique en refoulant le problème de la subjectivité (1996).

Corps et cerveau

Il se trouve que l'incitation à reprendre l'initiative sur les questions de la conscience est venue précisément d'où on ne l'attendait pas. Beaucoup de recherches en psychologie cognitive se sont développées en acceptant, et même en revendiquant, l'usage de la métaphore du cerveau comme ordinateur. Le traitement de l'information a remplacé la recherche de la signification. Or, le développement récent d'un fort courant de neurobiologie et de neuropsychologie du cerveau autour des résultats publiés par G. Edelman (1992, 2000), A. Damasio (1995, 1999) et, en France, par P. Buser (1998), ou, plus proche de nous encore, par A. Berthoz (1997) met radicalement en cause la facilité métaphorique de cette réduction. En rétablissant la préséance de l'action du corps dans le monde, ces travaux regardent la conscience comme une activité vitale sélective, et non plus unilatéralement comme un système cognitif. On pense alors aux travaux de C. Dejours sur le corps et sur la mémoire (1986, 1994). Par rapport au cerveau, écrit Damasio, « le corps proprement dit est davantage qu'une structure le soutenant et modulant son fonctionnement : il fournit un contenu fondamental aux représentations mentales » (1995, p. 14). Mieux, voilà « le cerveau dans l'obligation d'écouter le corps » car « la perception des émotions est à la base de ce que les êtres humains appellent, depuis des millénaires, l'âme ou l'esprit » (p. 13)¹.

1. On sera sensible à la place faite par Damasio au système musculo-squelettique, si présent aujourd'hui dans les pathologies du travail. Selon lui, ce système est un « entre-deux » utilisé à la fois pour l'expression des états internes et pour la description du monde extérieur (1999, p. 252).

Sur le modèle du système immunitaire, il existe, selon cette perspective, une sélection somatique de certaines structures d'activité neuronale liées aux interactions du cerveau avec le corps et l'environnement. Du coup, chaque cerveau porte en lui les marques de son histoire vécue (Edelman, Tononi, 2000, p. 66) : « À n'importe quel moment, nous vivons un état de conscience particulier sélectionné parmi des milliards d'états possibles » (p. 153). Il n'est pas possible ici d'aller trop loin dans l'examen de ces travaux. On voudrait seulement faire deux remarques.

La première, courte, pour insister sur l'existence actuelle d'une onde de choc neurobiologique dans la psychologie. Au terme d'une revue de questions de référence, J. Paillard a pu écrire : « Le retour en force des faits de conscience dans les préoccupations de la psychologie contemporaine sera sans aucun doute considéré comme un fait marquant de cette fin de siècle » (1999, p. 246). Dans ce climat, P. Vermersch, par exemple, croit pouvoir concilier cognition et conscience phénoménologique (1999), rejoignant ainsi, sans d'ailleurs s'identifier à elles, d'autres démarches plus philosophiques que psychologiques (Petit, 2000).

La deuxième remarque, plus longue, nous introduira directement à notre sujet. Les travaux américains cités plus haut convergent autour de l'idée que l'expérience consciente trouve son support neuronal dans le regroupement fonctionnel, sur un temps très court, de groupes de neurones en cours d'action. Ce regroupement, qui a son origine presque exclusivement dans le système thalamocortical, se caractérise par des interactions fortes entre groupes de neurones dispersés. La composition de ce regroupement est modulable : deux cerveaux ne sont jamais semblables et le cerveau de chaque individu change sans cesse. L'expérience consciente serait donc appuyée sur l'impact d'un rapport d'échange singulier entre neurones, sur une interactivité neuronale. La conscience n'est donc l'attribut d'aucun groupe neural particulier, d'aucune aire cérébrale localisable. Elle n'a pas la propriété d'une substance. Elle n'est pas une chose mais un rapport. Pour nous, écrivent Edelman et Tononi, « la conscience n'est pas un objet ; c'est un processus » (2000, pp. 22, 169 et suiv.). C'est « un ensemble de relations dynamiques » (p. 165).

Pour se faire comprendre – et c'est ce qui retiendra ici notre intérêt –, ils utilisent alors plusieurs métaphores dont celle d'un quatuor à cordes parvenant, sans partition ni chef d'orchestre, grâce à une myriade de fils très fins les connectant instantanément entre eux, à une musique mutuellement cohérente. « Un cerveau complexe est comme une collection de spécialistes qui discutent beaucoup entre eux » (2000, p. 165). Peu importe

ici la pertinence métaphorique. Les auteurs eux-mêmes s'en méfient. Ce qu'on retiendra surtout, c'est le passage, dans cette littérature, pour parler du cerveau, de la métaphore de l'ordinateur à celle d'une activité sociale entre sujets autour d'une tâche (2000, p. 79). La vocation de cette analogie est claire : l'ampleur de la variabilité sociale plaide contre l'idée que le cerveau serait organisé comme un ordinateur doté de codes fixes.

Métaphore et concept, on le sait, méritent toujours d'être soigneusement distingués. Au mieux, la métaphore est heuristique. Mais, à supposer que celle-ci le soit, on peut hésiter, du coup, à suivre les auteurs jusqu'au bout. Car, selon eux, « les propriétés générales de la conscience sont le résultat des propriétés du cerveau considéré comme un système complexe » (p. 10) et l'épistémologie comme la psychologie doivent se fonder sur la biologie.

Biologie et psychologie

Même si ce biologisme est réservé et vise d'abord à contrer tout mentalisme, même si son objectif est une réincarnation bien légitime de la conscience dans le corps, le prix à payer dans ce cadre est peut-être trop grand. Car il sacrifie l'autre voie possible, celle que suivaient justement les travaux de la tradition à laquelle est consacré ce numéro : plus particulièrement ici les neuropsychologues de l'école russe, si justement réhabilités récemment par A. Berthoz (1997, pp. 17, 188, 225) et Latash et Turvey (1996). C'est Anokhin qui introduisit en 1935 (Luria, 1985, p. 160) le terme de « système fonctionnel » pour désigner ce fait qu'une tâche constante de l'organisme – comme la respiration – peut être exécutée par des mécanismes variables, fait qu'Edelman et Tononi identifient aujourd'hui sous la forme de la « dégénérescence » du regroupement fonctionnel pour asseoir leur théorie de la conscience. C'est à Bernstein (1996) que l'on doit cette idée que le développement de la dextérité se fait par l'entremise d'une « répétition sans répétition » (Reed, Bril, 1996) où l'on trouve cette conception du développement comme redoublement qui nous retiendra plus bas. C'est lui qui montra que la perception cérébrale est en fait une action simulée. Percevoir un objet, écrit Berthoz dans la même direction, c'est imaginer les actions qu'implique son usage (1997, p. 233). C'est Luria surtout qui, dans une perspective neurodynamique, s'est engagé dans la réorganisation clinique concrète de systèmes fonctionnels du cerveau pour restaurer des fonctions détruites, à l'aide de moyens extérieurs auxiliaires.

Ses travaux cliniques sur la mémoire et l'aphasie sémantique, dans la lignée de Vygotski, n'hésitent pas à suivre la voie inverse du biologisme : c'est la transformation de la structure de l'activité psychologique et en particulier de la communication verbale qui est le ressort de la modification de l'organisation cérébrale de cette même activité (Luria, 1985, p. 228 ; 1995 ; Jeannerod, 1991, p. 123).

Autrement dit, il faudrait peut-être assumer jusqu'au bout – au moins à titre heuristique – l'analogie du quatuor à cordes. C'est la structure de l'action entre sujets d'où émerge la conscience qui est la base de développement de la morphologie cérébrale supportant cette même conscience. Edelman et Tononi semblent parfois l'admettre (2000, p. 10). Mais, comme le souligne Vygotski, « pour poursuivre dans cette direction, il faut écarter complètement le malentendu selon lequel la psychologie cheminerait sur la voie déjà empruntée par la biologie et qu'à la fin elle se joindrait seulement à elle comme l'une de ses parties » (1999, p. 215). On trouvera un modèle d'alternative à ce malentendu, par exemple, dans les travaux contemporains qui ont remis l'œuvre de Bernstein à sa juste place dans le domaine des analyses de la dextérité. Ils montrent que cette dernière est dépendante du champ des actions promues par les autres auprès du sujet (Reed, Bril, 1996, p. 438).

On retiendra donc le fait que l'interactivité neuronale qui supporte, selon ces travaux, l'expérience subjective puisse se dire aujourd'hui dans le vocabulaire de la coopération, de l'échange et du dialogue qui est traditionnellement celui des sciences humaines. Allons plus loin. On sait que Vygotski aimait définir la conscience psychique comme une expérience redoublée, l'expérience vécue d'expériences vécues. « Avoir conscience de ses expériences vécues n'est rien d'autre que les avoir à sa disposition à titre d'objet (d'excitant) pour d'autres expériences vécues » (1994, p. 42). Or, un travail de redoublement comparable est décrit par Damasio dans les systèmes neuraux. Selon lui, la subjectivité émerge « au moment où le cerveau est en train d'engendrer non pas des images relatives à un objet, non pas des images des réponses de l'organisme à un objet, mais un troisième type d'images, celles d'un organisme en train de percevoir et de répondre à un objet ». Selon lui encore, « le regard subjectif émane du contenu de ce troisième type d'images » et « cette représentation tierce partie constitue une narration non verbale, moment après moment, des événements affectant ces protagonistes » (1995, pp. 304-305). Dans la même direction, Edelman confère un caractère coopératif au travail de groupes de neurones grâce à la « réentrée » de l'activité des uns groupés en cartes dans d'autres

cartes plus anciennes, ouvrant ainsi une dynamique de recatégorisation. Selon lui, cette synthèse réursive par réentrée (1992, p. 117) jette un pont entre la psychologie et la physiologie.

Ce serait spéculation que de transformer en homologie structurelle cette comparaison du « redoublement » à l'œuvre dans la « narration » neuronale et dans la conscience psychologique. Trop reste à faire en la matière pour se rassurer à bon compte (Billiard, 1994 ; Doray, 1998 ; Jeannerod, 1991). Tout juste peut-on faire un choix de méthode. Pour Edelman et Tononi, la « convergence entre neurobiologie et phénoménologie n'est pas une simple coïncidence ». Selon eux, « elle permet de découvrir les processus neuronaux qui rendent compte des propriétés correspondantes de l'expérience consciente » (2000, p. 137). À l'opposé d'une approche trop mécaniste des rapports entre psychologie et physiologie, on soutiendra plutôt que si elles ont quelque chose en commun, c'est en les approfondissant chacune qu'il sera possible de le démontrer. C'est pourquoi, dans ce qui suit, contre tout monologisme de la conscience, on cherchera exclusivement à pousser dans ses retranchements la thèse de Vygotski selon laquelle elle est « un contact social avec soi-même » (1994, p. 48).

Corps et conscience

En effet, si la conscience personnelle est bien incarnée dans un corps singulier devenu corps intérieur, elle l'est tout autant dans le monde des autres que chacun cherche à faire sien. Cette double incarnation, c'est peut-être justement Bakhtine qui l'éclaire le mieux : « De même que le corps se forme originellement dans le ventre de la mère (dans son corps), de même la conscience humaine s'éveille enveloppée dans la conscience d'autrui » (1984, pp. 358, 67 et suiv.). Tout d'abord, elle ne s'en distingue pas. Mais, pour Bakhtine, elle prend contenance à travers les mots. Les mots donnent forme à l'enfant. Il les prend sur les lèvres de sa mère et dans une tonalité qui donne une valeur plastique à son corps. Au moins au départ, ce qui enveloppe développe. Et, du coup, « la distinction entre nos paroles et celles d'autrui, entre nos pensées et celles des autres, se fait assez tard » (1978, p. 164). Mieux, jusqu'au bout, « les mots, pour chacun de nous, se partagent en mots personnels et en mots d'autrui, mais les frontières entre ces catégories peuvent être fluctuantes, et c'est aux frontières que se livre le dur combat dialogique » (1984, p. 364). Car, loin d'être un monologue, la conscience psychique est dialogue, ou encore « lutte avec la parole d'autrui » (1978, p. 166) pour y loger ses propres

intentions et accents et, finalement, en prendre possession. Autrement dit, « comprendre, c'est opposer à la parole du locuteur une contre-parole », écrit Bakhtine (1977, p. 146).

Ainsi s'opère le redoublement de la pensée qui trouve dans le langage un moyen d'agir. Pensée redoublée : d'abord reprise de celle d'autrui puis de la sienne propre. Certes, le développement peut rester captif des enveloppements qui le contiennent, entravé par des pensées refermées – « enveloppées » – auxquelles le sujet n'a plus accès dans l'impossibilité où il est de pouvoir agir sur elles. La récursivité de l'expérience consciente s'en trouve alors contrariée ou même suspendue. L'inconscient psychique résulte de l'impossibilité pour une activité de passer dans d'autres activités, écrivait Vygotski (1994, p. 42) pour qui – au passage – le destin même de la psychologie se jouait sur la façon de résoudre la question des rapports entre psychisme, conscience et inconscient (1995, p. 38). Mais on ne peut ici s'attacher à explorer plus avant ce problème posé dans des termes voisins par Merleau-Ponty (1990, p. 191 et suiv.)².

On voudrait seulement essayer de montrer, sur un exemple d'expérimentation dialogique en psychologie du travail, l'utilité des quelques hypothèses émises ci-dessus. La conscience, selon Vygotski, « est toujours un écho, un appareil de réponse », ou encore « une réfraction réitérée » (1994, p. 43). Mieux, si elle est bien une formation récursive – l'expérience vécue d'une expérience vécue – loin d'être un simple reflet passif, elle dispose en réalité le sujet à agir.

Le freinage d'un train : conscience et langage

Pour avoir déjà rendu compte ici même et ailleurs (Clot, 1999b ; Clot, Faïta, 2000 ; Clot, Faïta, Fernandez, Scheller, 2000) du cadre méthodologique qui permet la réalisation de l'autoconfrontation croisée que nous allons utiliser maintenant, on évitera tout exposé des principes de clinique du travail qui nous guident dans cet exercice. Retenons seulement qu'il s'agit justement d'une activité rétroactive conjointe. On demande à deux professionnels d'adresser leurs commentaires sur une séquence de travail filmée à la fois au collègue présent et au clinicien qui conduit la démarche d'exploration du travail – dans ce cas, le médecin du travail. On s'intéresse au conflit entre ce qui est fait par chacun – ce qu'on voit –, ce que chacun

2. On mentionnera seulement la très stimulante approche dialogique du problème proposée par A. Fernandez-Zoïla (2000) et la contribution récente de R. Gori (1999).

dit de ce qu'il a fait et, finalement, ce que chacun fait de ce qui est dit à cette occasion. On a pu montrer qu'il existe une sorte de motricité du dialogue qui permet à la pensée d'agir dans une situation de discordance créatrice (Clot, Faïta, 2000). L'extrait de protocole rapporté plus bas (Fernandez, 1999) concerne des conducteurs de train dans une action particulière de freinage sur une rame de la banlieue parisienne. Une situation proche de freinage à l'entrée en gare sur buttoir a déjà fait l'objet d'une analyse à laquelle on pourra utilement se reporter (Fernandez, 2000). Ici, c'est le dialogue lui-même et après coup à propos du freinage en ligne qui nous retient.

Voici la transcription complète de trois minutes d'échanges extraites d'un dialogue qui met en présence un conducteur ancien et expérimenté, G., et un conducteur plus jeune, J., devant des images qui présentent G. au freinage. Cependant, une courte mise en perspective du problème est indispensable à la compréhension de ce qui suit, compte tenu que le texte, séparé des images, ne permet pas de « voir » comment le dialogue se développe. On vérifie ainsi la remarque de Bakhtine qui fonde sa critique implicite de la notion de corpus : « Le rapport dialogique ne coïncide nullement avec le rapport qui existe entre les répliques d'un dialogue réel – il est plus étendu, plus varié et plus complexe » (1984, p. 334).

L'échange entre les participants porte, dans la séquence choisie, sur l'usage de la vitesse automatique (VI) qui, une fois affectée d'une valeur affichée par le conducteur, prend en charge automatiquement le freinage lorsque la rame atteint cette vitesse. C'est un recours technique pour le freinage lui-même, une « butée ». G. se sert de cet outil. J. conduit, au contraire, « en manuel », ne faisant usage que du frein à air. La confrontation porte sur la brutalité éventuelle du ralentissement dans le premier cas, lorsqu'il faut combiner les deux types de freinage. Le souci, c'est le confort des passagers que J. prétend meilleur quand on n'utilise pas, comme lui, la VI dans ces circonstances. Au début du dialogue, le mélange des modes de freinage ne peut se faire, pour lui, qu'au détriment du confort. À la fin de cet extrait du dialogue, un bon dosage anticipé de l'action sur le frein à air est regardé par le même comme un compromis acceptable qui minimise l'à-coup : « On peut jauger. »

Mais il aura fallu, entre-temps, que son interlocuteur et collègue G. retrouve, poussé dans ses retranchements par la controverse, le geste « oublié » qui lui permet d'anticiper, par une dépression précoce de plus de 500 grammes sur le frein à air, les effets de la coexistence des freinages. Or, c'est une redécouverte qui se fera en cours de dialogue grâce à la répétition physique « à blanc » du geste lui-même pendant l'autoconfrontation croisée.

À tous les sens du terme, G. va « refaire » son geste. Au début, dans le cadre clinique que nous proposons, le geste sert d'échafaudage corporel de la pensée en réponse aux questions de son interlocuteur. Puis, cette pensée le « retouche ». Au cours de l'action, son statut se renverse : d'abord moyen de penser, il devient objet d'élaboration. Comment ? La réexécution effective de ce geste par G. dans ce nouveau contexte – reprise de la pensée « en manuel », pourrait-on dire – est adressée alors au médecin du travail comme « surdestinataire » (Bakhtine, 1984, p. 336) dans le dialogue, par-dessus la tête de son jeune collègue. Et ce, pour s'expliquer à lui-même une action qu'il ne reconnaît pas dans la description corporelle qu'en fait justement ce collègue, lequel ne cesse de mimer l'inconfort de la poussée au freinage dont seraient victimes les passagers.

Cette reprise « réveille » ce geste qui sommeillait dans des automatismes incorporés. Mais du coup, celui-ci, réalisé d'habitude sans y penser, se charge des intentions d'autrui. Ces dernières reconduisent G. à l'intérieur de son geste qui va, par un choc en retour, faire siennes ces intentions. Le confort des passagers qui s'y trouvait dissimulé s'y découvre logé, donnant de l'amplitude au geste, rafraîchissant sa signification : la compréhension dépasse les limites de la chose comprise. Le geste est requalifié, recatégorisé, poussé plus loin. Il sort grandi du dialogue. Porté aux frontières de ce qui se trouvait dans ce geste mais que G. lui-même ne pouvait percevoir – et donc mobiliser – dans le contexte habituel. Le geste ne renaît pas tel quel mais se trouve renouvelé dans le cadre clinique où il s'est déplacé. Du coup, il continue de vivre et de se développer en passant dans la conscience au moment où il prend place dans une nouvelle activité : activité dialogique dirigée vers son collègue, destinée à agir sur lui au second degré par l'entremise du médecin du travail. Cette « ré-entrée » dans l'objet est une répétition sans répétition, la mise au travail de la première activité dans une seconde activité où elle sert maintenant de ressource à G. pour agir sur J. La séquence dont le protocole qui suit est issu montre clairement que la conscience est ce dédoublement du vécu, revécu pour vivre autre chose. Prendre conscience, ce n'est pas retrouver une activité en jachère mais redécouvrir cette activité comme moyen d'en réaliser une autre. Ce n'est donc pas une focalisation, un retour en arrière, mais une généralisation (Vygotski, 1997, p. 317). C'est ici un rapport entre activités qui renouvelle la signification d'un geste. Du coup, mouvement de la conscience et développement du pouvoir d'agir du sujet sont reliés : en changeant de sens, le geste « refait » élargit le répertoire possible de ses fonctions, étendant les ressources mobilisables du sujet dans l'action. Plus largement, c'est cette disponibilité psychologique nouvelle

résultant d'une métamorphose du sens et de l'efficience de l'action qu'on peut très précisément désigner comme l'extension du pouvoir d'agir du sujet (Clot, Faïta, 2000, p. 8 ; Clot, 2001).

Le paradoxe supplémentaire est peut-être que ce geste était présent – pour le dire comme Bakhtine (1970, p. 179) –, non pas dans la mémoire subjective de G., mais dans la mémoire impersonnelle du « genre de métier » qu'il emploie en partie à son insu (Clot, Faïta, 2000 ; Darré, 1996). Et l'on mesure alors la portée de l'indication bakhtinienne : « Comprendre c'est, nécessairement, devenir le *troisième* dans un dialogue » (1984, p. 336). Ce geste n'est plus tout à fait le sien, n'est pas celui de son collègue, mais sans doute celui qu'on peut faire. Et c'est celui-là qui emporte la conviction dans le dialogue : dans ce geste, c'est le métier qui parle.

Finalement, ce qui apparaît, c'est que la mémoire de ce geste n'était sûrement pas stockée dans un magasin de représentations fixes et codées que le dialogue aurait convoquées en l'état. À la manière d'Edelman et de Tononi, on pourrait dire que la mémoire de ce geste est engendrée dans l'action conjointe. En cours d'activité avec autrui, « un souvenir est créé », ou encore « le présent est remémoré » (Edelman, Tononi, 2000, p. 125). Pour eux, la mémoire n'est pas strictement répliquative mais recatégorique. Le protocole que nous rapportons ci-dessous, parmi d'autres analysés ailleurs (Clot, sous presse ; Clot, Magnier, Werthe, 2000 ; Scheller, 2000), pourrait donc conduire à définir la conscience comme un engendrement de la mémoire.

1. G. : « C'est-à-dire, je suis à 120, j'affiche déjà 100... »
2. J. : « Oui. »
3. G. : « Je fais mon... ma décélération à... au frein, et après j'ouvre le disjoncteur. »
4. J. : « Oui, oui. Je vois bien, mais... le freinage il est pas... ? [Ici un geste de balancement du corps mime l'effet présumé du freinage sur les passagers.] Du fait que tu freines avec la VI, tu vois, la VI est inférieure à ta vitesse, souvent ça freine... »
5. G. : « Non. Non, non, puisque la traction est coupée. »
6. J. : « Même... »
7. G. : « Non ! »
8. J. : « Tu verras. Bien que maintenant tu n'as plus l'occasion d'essayer, mais... »
9. G. : « Non, regarde. »
10. J. : « Quand tu mets ta VI à une vitesse inférieure... »
11. G. : « Non, tu n'as pas bien compris, tu n'as pas bien compris... »
12. J. : « Ça fait comme ça. »

13. G. : « Non, tu n'as pas bien compris. J'ai... Je roulais à 120, on est bien d'accord ? »
14. J. : « Oui. Tu as affiché 100 à ta VI. »
15. G. : « Je coupe ma traction. »
16. J. : « Bien sûr. »
17. G. : « D'accord ? J'affiche 100 à ma VI. »
18. J. : « Oui... »
19. G. : « Et après je joue au freinage tranquillement. »
20. J. : « Eh bien je te garantis que vu que c'est un freinage linéaire, tu as l'à-coup au freinage. »
21. G. : « Non. »
22. J. : « Là tu avais peut-être que 20 km/h d'écart, mais si t'affichais 60... »
23. G. : « Non. »
24. J. : « Tu étais arrêté comme ça. »
25. G. : « Non. »
26. J. : « Ah ! à tous les coups. Alors là... »
27. G. : « Non. »
28. J. : « Ah, je t'assure que si. »
29. Médecin du travail, à J. : « Vous avez déjà essayé ? »
30. J. : « Oui. Et justement, c'est pour ça que j'ai abandonné ça, parce que pour moi on mélange pas les deux. Soit on gère par rhéostat, en... par récupération, c'est-à-dire qu'on le gère en frein de VI, donc dans ce cas-là c'est doux, il faut vachement anticiper, faut vachement anticiper. Je veux dire, il y a 20 km/h, bon, il faut les perdre quand même, hein, et vu qu'il y a le sectionnement, il a raison, il faut le faire vachement avant, puisqu'une fois qu'on a ouvert le disjoncteur c'est fini. Donc il faut anticiper, mais il faut pas mélanger les deux, parce que notre manipulateur de frein sur Z2N, il agit aussi sur les motrices, euh... tant que la vitesse est suffisante c'est pas les motrices qui... enfin, comment dirais-je ? c'est pas le frein à air qui agit sur les motrices, c'est le frein par récupération. Et quand il y a une grande différence entre la VI... l'affichage de la VI et la vitesse réelle à laquelle on roule, c'est brutal. »
31. G. : « Non... »
32. J. : « On monte tout de suite à 600 ampères de... de freinage. »
33. G. : « Non... »
34. J. : « Et ce qui fait que moi je trouve ça brutal. »
35. G. : « Moi je trouve pas. »
36. Médecin du travail, à G. : « Vous avez déjà été dans des situations comme ça ? »
37. J. : « Bien là c'en est une ça. »
38. Médecin du travail, à G. : « Ça vous est arrivé ? »
39. G. : « Non... moi je trouve que ça fait pas... »

40. Médecin du travail : « Parce que le différentiel est pas grand ? »
41. J. : « Oui, oui, c'est moins visible. »
42. G. : « Il y a 20 km, c'est pas... »
43. J. : « C'est moins fort. »
44. Médecin du travail, à G. : « Ça vous est arrivé d'être dans des situations où il y a... »
45. G. : « Où il y a plus ? Oui, mais moi je le fais au freinage. »
46. Médecin du travail, à G. : « Et vous ne sentez pas ça ? »
47. G. : « Non. »
48. J. : « Par exemple, je sais pas moi, tu es direct... je crois qu'il y a des trains comme ça directs Montsoult-Beaumont ? »
49. G. : « Oui. »
50. J. : « Tu sais, tu as des trains où tu es direct Montsoult-Beaumont ? »
51. G. : « Oui. »
52. J. : « Tu arrives à 100 et puis tu as le ralenti 30... »
53. G. : « Oui. »
54. J. : « 60 et ralenti 30... »
55. G. : « Oui. »
56. J. : « Eh bien là si tu mets la VI directement à 60 et que tu es à 100 et tu serres avec ton frein à air, et bien je peux te dire que là tu le sens le truc, hein. Là c'est clair, les motrices elles montent à 600 ampères direct. »
57. G. : « Non... »
58. J. : « Elles aiment pas, hein... »
59. G. : « Non, parce que... »
60. J. : « J'ai essayé et... »
61. G. : « Ça dépend. Sur ton... Moi je suis pas d'accord, parce que sur le frein, c'est vrai que si tu donnes qu'un tout petit cran sur le linéaire, c'est vrai qu'il va monter tout de suite en ampère... en intensité. »
62. J. : « En ampérage. »
63. G. : « En ampérage le... le comment ? ton freinage. Par récupération, là. Mais, si justement tu descends un peu, tu fais au moins une dépression de 500 grammes... »
64. J. : « Oui... »
65. G. : « Tu t'aperçois qu'il est moins fort. Et moi dès le début je fais une dépression qui fait plus de 500 grammes. »
66. J. : « Ça c'est vrai par contre, oui. Effectivement, c'est vrai qu'il est moins fort. »
67. G. : « Donc ! j'évite l'à-coup. »
68. J. : « Oui. Pour moi ça reste encore brutal. Mais c'est une histoire de jauger. »
69. G. : « Oui, oui, ça change pas grand-chose. »
70. J. : « Moi je prends soin de mes petits passagers. »

Clinique de l'activité dialogique

Dans ce dialogue, on peut retenir deux paliers franchis dans les deux cas à l'occasion des interventions du médecin du travail. En 29, l'enlèvement dialogique est patent. Chacun tient sa position à partir d'arrière-plans implicites. La relance 29 consiste à demander à J. s'il a essayé de faire comme G. Du coup, l'argumentation descend dans les détails, rendant visible l'arrière-plan de J. et invisibles les délibérations intérieures de G. en écho. Seuls des gestes et des mimiques de ce dernier soulignent ou surignent les mots de l'autre. Ce qui est dit par J. fait l'objet d'accentuations corporelles appréciatives diverses chez G. L'expression faciale est associée à la réplique intérieure qui prépare le commentaire actualisé. C'est pourquoi, en 36 mais surtout en 44, la relance du médecin du travail s'oriente alors dans l'autre direction. Elle consiste à demander à G. s'il se reconnaît dans la description que fait J. de la situation. L'événement est ici que G. a le sentiment de ne pas faire partie du monde décrit par J. Il y a un moment de déséquilibre psychologique, d'instabilité créatrice, un peu comme s'il se regardait dans un miroir sans s'y voir. Alors, il reconstruit ce monde-là en « refaisant » le geste pour lui-même devant le miroir que lui tend la question du médecin du travail. Et là, en 61, le « ça dépend... je ne suis pas d'accord... » réalise la recatégorisation de son geste et la redescription du monde.

Mieux, il y a un devenir de son geste dans les mots de l'autre. Ainsi, en 63, les mots « freinage par récupération » prononcés en 30 par J. comme un argument technique sont pris sur les lèvres de son interlocuteur par G. pour promouvoir d'autres intentions en cours de formation. Le vocabulaire professionnel du novice subit même dans la bouche de l'ancien une sorte de désacralisation qui met le monde à l'envers. « Ton freinage. Par récupération, là... » détrône la technique en établissant avec elle un rapport libre et familier. Pourtant, c'est dans cette activité langagière (Boutet, 1995) que la pensée s'élabore, non pas en niant les mots d'autrui mais par l'entremise de leur renouvellement, en les obligeant à supporter d'autres voix, un autre ton. Le freinage commence ainsi à se redéfinir.

Par analogie prudente avec la théorisation bakhtinienne du « discours rapporté » (Peytard, 1995, p. 38), on peut penser que la conscience est engendrée ici dans la zone d'intersection où se superposent l'agent du discours rapporté – J. – et celui du discours rapporteur – G. « Ton freinage. Par récupération, là... » est un énoncé qu'on peut décrire comme l'arène d'une lutte avec la parole d'autrui, le lieu d'une interférence tendue. Cette hybridation de l'énoncé est l'occasion de la prise de conscience

d'un langage dans un autre. La formation de cet « hybride intentionnel » (Bakhtine, 1978, p. 176) qui implique l'appartenance simultanée d'un mot à deux discours différents pourrait bien être au principe de l'affranchissement récursif que suppose la conscience. Car c'est là le discours de J. *dans* le discours de G., mais c'est aussi – point décisif – le discours de G. *sur* le discours de J. C'est le rapport actif de l'énonciation de G. à l'énonciation de J. C'est une appréhension active du discours de J. par G. qui le « prend au mot » et qui, de ce discours extérieur, fait un moyen de discours intérieur d'abord, puis une énonciation parodique préparant une contre-parole. Le commentaire pastiche prépare la réplique qui se glisse alors dans le discours de J.

En fait, G. colore ce qu'on appellera encore ici, en référence à F. François (1999, p. 201), le « discours rapporté » de J. de ses intonations à lui, de son ironie et même un peu de sa condescendance. Il le colore par le développement de sa pensée propre, laquelle enveloppe la pensée de J. Il s'y oppose en s'en servant comme d'une ressource pour « créer le souvenir » de la dépression de 500 grammes qu'il engage dès le début du freinage.

La conscience entre les mots

C'est grâce à cette transposition du discours de l'autre en soi, qui suit le geste refait et précède sa reformulation parodique, que s'opère la jonction entre le discours intérieur et le discours extérieur. C'est là le point de suture entre les deux qui autorise le passage d'une pensée dans l'autre : emprunt de propos étrangers qui passent « à l'intérieur » de soi et qu'ensuite on « remet à leur place », gorgés d'un nouveau sens, dans le discours extérieur. D'objet de pensée interne, ils deviennent moyen d'expression externe. Il y a comme une migration fonctionnelle des mots : d'abord source d'étonnement, les mots d'autrui deviennent *ressource* pour le développement de sa propre pensée. Cette transplantation ouvre – pour le dire à la manière de Vygotski (1997) – une zone de développement de l'expérience consciente. On suggérera simplement ici une comparaison avec les processus de « réentrée » identifiés par Edelman pour définir la conscience comme une synthèse récursive (Edelman, 1992 ; Edelman, Tononi, 2000).

On peut également remarquer que les frontières du discours insérant et du discours inséré ne sont pas définies à l'avance dans le dialogue et c'est autour de cette ligne de démarcation disputée, sur le territoire même de l'énoncé, que la pensée tourne pour retrouver une activité perdue de vue. Il y a un affrontement avec la parole d'autrui dans la conscience. G.

doit parvenir à s'affranchir des mots de l'autre pour se frayer un chemin vers l'objet, vers ce geste de freinage initialement pris et « emmitouflé » – comme aime à dire Bakhtine – dans les paroles étrangères de J. Il y parviendra en saisissant l'occasion que lui fournit le médecin du travail de redistribuer les cartes de l'échange en sortant du face-à-face langagier avec son collègue. Et ce, grâce à un recommencement réel du geste retourné alors vers ce surdestinataire qui le sollicite en le « replongeant » dans une situation vécue. Ce changement de contexte redonne la parole au métier qui parle alors à travers le surdestinataire.

Cette dernière condition est décisive dans la clinique de l'activité qui nous sert de référence. L'objet du travail doit rester vivant dans le dialogue (Faïta, 1995). C'est le rôle de l'intervenant en place de surdestinataire – ici le médecin du travail – d'injecter du réel auquel les professionnels ne puissent pas se dérober afin de ne pas laisser le dialogue s'enliser. Ainsi sont provoquées les variations le plus riches possible sur les thèmes de la parole d'autrui. Si le dernier mot n'est jamais dit, comme le souligne Bakhtine, c'est précisément que tout n'est pas dans les mots : « L'arrachement de la parole à la réalité est destructeur pour elle-même ; elle s'étioule, perd sa profondeur sémantique et sa mobilité, sa capacité d'élargir et de renouveler son sens dans des contextes neufs et vivants ; pour tout dire, elle meurt en tant que parole car la parole signifiante vit en dehors d'elle-même, vit de son orientation vers l'extérieur » (1978, p. 171).

Cette orientation vers l'extérieur sera au cœur des remarques qui suivent. En effet, ce point est capital si l'on veut éviter de regarder la conscience seulement comme un signe ou même comme un rapport entre des signes dans le langage. Comme le note Brushlinsky, « ce n'est pas le langage qui pense » (1991, p. 42). Loin de nous l'idée – on vient de le voir – de sous-estimer le mouvement de sémiotisation à l'intérieur du mouvement mental. Mais certaines formulations bakhtiniennes semblent prendre le contre-pied de cette orientation vitale vers l'extérieur du langage. Elles sont un peu déroutantes, confirmant qu'il y a bien eu évolution entre les textes du cercle réuni autour de Bakhtine (Todorov, 1981) et les textes des dernières années. Bakhtine-Volochinov écrit, par exemple, en 1929, que « la réalité du psychisme intérieur est celle du signe. En dehors du matériau sémiotique, il n'est pas de psychisme... » (1977, p. 47) et « l'activité mentale, en tant que telle, n'existe pas » (p. 50). Du coup, sans pouvoir ici se livrer à un travail d'exégèse qui n'est pas l'objet de cet article, on retiendra la remarque de F. François – même si on la trouve un peu sévère – : « Il semble que ce qui reste absent dans l'affirmation de la centralité du mot

chez Bakhtine c'est la relation du langage à ce qui n'est pas lui. Cet aspect est beaucoup plus présent chez Vygotski, d'abord dans sa conception des rapports du langage et de la pensée, avec, en quelque sorte, une pensée venant de l'action et se modifiant en rencontrant le langage » (François, 1999, p. 204).

La conscience en dehors des mots

Et, s'il est vrai que Vygotski, comme nous l'avons montré ailleurs (Clot, 1999a, p. 172), ne nous permet pas de pousser aussi loin que Bakhtine la compréhension dialogique de la conscience, en revanche, il nous permet mieux de la regarder comme une activité vitale du sujet. Il la présente d'ailleurs comme nécessairement en retard sur le réel qu'elle suit « par bonds, avec des omissions et des lacunes » (1999, p. 167). Il poursuit : « Le psychisme sélectionne des éléments stables de réalité au sein du mouvement universel. Il constitue des îlots de sécurité dans le flux héraclitéen. Il est l'organe qui choisit, le tamis qui filtre le monde et le transforme de telle sorte qu'il soit possible d'agir. C'est en cela que réside son rôle positif, non dans le reflet [...] mais dans le fait de ne pas toujours refléter fidèlement, c'est-à-dire de distordre subjectivement la réalité en faveur de l'organisme » (p. 167). La conscience n'est pas une image analogique du réel mais une activité pratique de sélection. Pour le dire encore à la manière de Vygotski, c'est une intention d'agir qui a vaincu d'autres intentions rivales, et du coup, une infime part de ce qui est possible (1994, p. 41). Elle trouve sa *source* dans le réel des épreuves où le sujet est engagé et seulement ses ressources dans le langage pour les affronter. En entendant par épreuve une situation qui n'offre pas toutes les réponses aux questions qu'elle soulève.

« La conscience, notait H. Wallon, n'est dans la vie psychique qu'un moment très fugitif et très particulier ; c'est en dehors d'elle que se développe notre activité presque tout entière » (1942, p. 9). Ce « dehors », c'est ce que nous avons pris l'habitude de désigner aussi comme le « réel de l'activité » (Clot, 1999b). Et ce, en partant du fait que le réalisé n'a pas le monopole du réel. L'inaccompli, le possible et l'impossible font partie du réel : ce qui nous échappe ou nous devance, terrain incertain du revers imprévu ou de l'effet favorable, de l'occasion inattendue ou de la mauvaise surprise, de l'obstacle récurrent ou encore recherché.

C'est qu'effectivement – et l'extrait sélectionné plus haut le montre bien –, les sujets ne se livrent aux *occupations* dialogiques que nous leur proposons que mus par des *pré-occupations* débordant largement le péri-

mètre interlocutoire et qui, littéralement, le hantent du dehors : un réel qu'ils cherchent à apprivoiser mais qui n'a jamais dit son dernier mot. Vygotski nous a laissé, à la fin de *Pensée et langage*, sur une métaphore orageuse : la pluie, les nuages et le vent (1997, p. 494). Si, comme il le soutient, la pensée est un nuage déversant la pluie des mots, ce qui pousse à penser – le vent – ne peut se comprendre à partir de la pensée. La pensée n'est pas, selon Vygotski, la dernière instance dans le mouvement de l'existence humaine. La pensée ne prend pas naissance dans une autre pensée mais dans nos besoins, nos intérêts, nos mobiles : autant de « dessous réels » de la pensée. La pensée n'est pas alors comprise à partir d'elle-même mais comme un acte dans le monde et sur soi. Un acte pour vivre : « Si nous séparons la pensée de la vie, de la dynamique et des besoins, si nous la privons de toute réalité, devant nous se fermeront toutes les voies de découverte et d'explication des propriétés. Nous priverons la pensée de son rôle principal qui consiste à déterminer notre manière de vivre et notre comportement, à changer nos actions, à les orienter, à nous libérer de la situation concrète » (1994, p. 229). Le nuage de la pensée est livré par Vygotski aux vents de l'activité en ce qu'elle a de plus vital. Efficacité, passion et mobilisation subjective en « gouvernement » le cours et lui donnent son « sens latent », nullement prisonnier de la signification littérale des mots (1997, p. 494).

Sens et signification

Comme l'a bien vu A. Wisner (1997), à qui l'on doit sans doute l'une des analyses comparatives les plus intéressantes des œuvres de Vygotski et de Léontiev, ce dernier – autre protagoniste central de la tradition russe qui nous occupe ici – est allé sans doute encore plus loin dans l'approche des dessous réels de la pensée³ : « Le sens n'est nullement contenu en puissance dans la signification et ne peut apparaître dans la conscience à partir de la signification. Le sens est engendré non par la signification mais par la vie » (1984, pp. 311-312). La signification des mots n'était, pour Vygotski, qu'une « pierre dans l'édifice du sens », lequel n'est rien moins que le « subtexte » de la signification. Léontiev concentre son attention sur ce phénomène (1984, pp. 111-121). Pour lui, la conscience n'est pas une chose mais un rapport entre sens et signification⁴. Pourtant, « bien

3. Il faut aussi mentionner sur ce point l'œuvre de S. Rubinstein dont A. V. Brushlinsky (1991) a fait reconnaître la portée. Le lecteur français devrait pouvoir bientôt bénéficier de la première traduction d'un texte de Rubinstein.

que le sens et la signification semblent, à l'introspection, confondus dans la conscience, ils ont une base différente, une origine différente et se modifient suivant des lois différentes » (1984, p. 311). Un point est nettement souligné dans son travail. C'est le sens de l'action qui se réalise dans les significations langagières et pas l'inverse.

Or, le sens oppose l'activité à elle-même, interdisant d'en faire une chose tangible. C'est un rapport entre les incitations vitales qui poussent le sujet à agir – même à son insu – et ce vers quoi est volontairement tournée son action immédiate. Un rapport instable entre le vent et les nuages. Il n'y a pas, pour Léontiev, de coïncidence spontanée entre le but immédiat de l'action du sujet et le mobile qui l'invite à agir. Si le but de l'action est bien la représentation cognitive du résultat à atteindre – ce qui la planifie –, le mobile, lui, se rapporte à ce qui est vital pour le sujet, au réel de ses *pré-occupations* ; c'est l'accentuation subjective de l'action. La discordance entre eux peut se révéler telle qu'une réussite dans l'atteinte d'un but peut être vécue par le sujet comme une défaite psychologique. Et il est vrai, par exemple, qu'une argumentation victorieuse dans un dialogue débouchant sur un accord formel peut laisser son auteur sans voix, inapaisé. Sans perdre son efficacité intrinsèque réalisée, l'action peut perdre son sens psychique réel.

C'est ce qui interdit d'ailleurs de regarder le rapport dialogique de façon simpliste et univoque, de le ramener à une procédure de réfutation, de controverse, de confrontation apparente. Il n'est pas une machinerie interactionnelle. Le rapport dialogique concerne aussi le silence présent des discours intérieurs ou le bruit des discours antérieurs ou encore postérieurs au face-à-face interlocutoire. Comme on a pu le montrer, il y a toujours un « résidu » dialogique (Scheller, Clot, 2000). Le dialogue ne se réduit pas à l'enchaînement mécanique observable qui occupe la linguistique descriptive des behavioristes, écrit d'ailleurs Bakhtine (1984, p. 333), lequel – au passage – ne saurait être trop vite assimilé, non plus, aux courants interactionnistes contemporains, comme l'a très bien vu C. Bender (1998). Ce qui n'est pas dit ou pas encore dit, ce qui est dit ailleurs, qui est placé en arrière-plan et qui concerne le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste, l'efficace et l'inefficace, le beau et le laid, donne souvent son sens à l'échange verbal ou le lui fait perdre. C'est son fond

4. Les définitions adoptées dans cette tradition théorique pour les concepts de sens et de signification sont l'inverse de celles qui sont utilisées par exemple par Grize qui note lui-même la variabilité des définitions dont ce couple conceptuel est l'objet (Grize 1995, p. 225). L'approfondissement que mériterait cette question n'a pas sa place ici.

dialogique réel où parlent d'autres voix que celles qui s'expriment là. Comme le souligne D. Faïta, « l'interaction ne constitue pas la somme des rapports qui se jouent, mais plutôt la partie visible de ceux-ci [...]. Elle est en quelque sorte la scène où se déroule la dramatique associant plus de rôles qu'il n'y paraît » (Faïta, 1999, p. 134).

Le dernier mot n'est pas dit

Dans l'extrait plus haut, par exemple, le confort des passagers est une question qui l'emporte sur tout le reste. Objet du dialogue, elle déborde complètement l'interaction présente. Chez tous les conducteurs, c'est un souci habituel qui s'oppose à d'autres soucis comme le respect des horaires. Aucun d'eux ne peut prétendre avoir réglé définitivement son attitude dans ce conflit de critères. Pourtant, cette attitude engage les valeurs du métier tout entier que le surdestinataire cherche à faire parler à travers lui. Tenue ouverte, cette question préserve la motricité du dialogue, le garde vivant en alimentant « le feu dialogique » grâce au « bois » du métier. La parole vit en dehors d'elle-même dans son orientation vers l'extérieur. La fin du dialogue ne résout pas la question mais la pousse plus loin vers d'autres protagonistes, d'autres situations : « ça c'est vrai, par contre », conclut J., « ça reste encore brutal », mais on peut « jauger ». Malgré tout, « moi, je prends soin de mes petits passagers ». On notera la tonalité affective de l'énoncé. Il engage à la fois l'efficacité, la beauté, la vérité et la sécurité. Mais le dernier mot n'est pas dit. L'échange est suspendu sur un doute créatif qui prend acte d'un problème « réel » qu'aucun dialogue n'épuisera jamais mais qui s'enrichit de chaque dialogue. Comme dans l'activité mathématique, dans l'activité dialogique il existe des « retenues ». Ce dont on ne peut rien faire à un moment de l'interaction et qui doit être transitoirement retranché n'est pas aboli pour autant. La « retenue » compte pour l'opération dialogique qui suit. Le dialogue traverse l'interaction. D. Faïta y insiste à juste titre : « L'interaction participe de l'activité des sujets, mais elle n'épuise pas à elle seule, en situation de dialogue, cette activité » (Faïta, 1999, p. 134).

Un énoncé rapporte toujours une argumentation formelle à un engagement ou à un retrait subjectif et social, à des valeurs, à un sens, à des *pré-occupations* ou *post-occupations* (Curie, Dupuy, 1996). Même – et peut-être surtout – lorsqu'il cherche à séparer les deux. Il n'est jamais purement « rhétorique », jamais réduit à la logique spéciale d'un jeu verbal d'interaction.

Ces « variations » sur le sens sont un apport très original de Léontiev à la psychologie (Clot, 1999a) car il aborde ainsi l'activité à partir des conflits internes qui l'animent et offrent potentiellement leur dynamisme à la signification. Avec lui, la subjectivité devient un rapport entre activités. Au bout du compte, c'est au cours des « passages » imprédictibles du sens dans la signification que le langage – sur un fond qui n'est pas linguistique mais objectal et expressif – peut *devenir* un instrument psychologique *pour les sujets*.

La conscience est dans les mots. La conscience est dans la vie. Il y a un devenir imprédictible de la seconde dans la première. C'est peut-être cette double racine de l'activité symbolique des hommes – signification et sens – qui forme l'architecture interférente de la conscience psychique. En effet, là encore, le déjà-là de la signification est redoublé dans le sens que prend l'activité en cours, le donné du langage est recréé dans l'action, autorisant cette récursivité de l'expérience qui est au principe de la conscience. Dans le cerveau lui-même ? Dans le corps sûrement. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas une chose ou un objet. Elle n'est pas non plus une activité mais, au moins, deux. C'est un rapport entre activités que l'histoire de chaque sujet pousse – ou échoue à pousser – jusqu'à la conscience de soi. Autre problème, qu'on se préparera à aborder, pour finir, en transposant une belle expression de J.-F. Camus (1998, p. 23) : la conscience de soi serait une sorte de sculpture dans l'histoire des activités du sujet au cours de laquelle la forme se révèle par soustraction et non par addition.

Yves Clot

Laboratoire Psychologie du travail et de l'action, CNAM

Bibliographie

- BAKHTINE M., 1970, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Points Seuil.
- BAKHTINE M., 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit.
- BAKHTINE M., 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE M., 1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BENDER C., 1998, « Bakhtinian perspectives on “everyday life” sociology », in Bell M. M., Gardiner M. (éd.), *Bakhtine and the Human Sciences*, Londres, Sage Publications, pp. 181-195.
- BERNSTEIN N. A., 1996, « On dexterity and its development », in Latash, M. L., Turvey M. T. (éd.), *Dexterity and its Development*, Mahwah New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- BERTHOZ J., 1997, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

- BILLIARD I. (éd.), 1994, *Somatisation. Psychanalyse et sciences du vivant*, Paris, Eshel.
- BOUTET J. (éd.), 1995, *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan.
- BRUNER J., 1996, « Meyerson aujourd'hui : quelques réflexions sur la psychologie culturelle », in *Écrits en hommage à I. Meyerson*, Paris, PUF, pp. 187-212.
- BRUSHLINSKY A. V., 1991, « The activity of the subject and psychic activity », in Lektorsky V. A., Engeström Y. (éd.), *Activity, theories, methodology & problems*, Orlando/Helsinki/Moscou, Paul M. Deutsch Press Inc.
- BUSER P., 1998, *Cerveau de soi, cerveau de l'autre*, Paris, Odile Jacob.
- CAMUS J.-F., 1998, « H. Wallon et la neuropsychologie contemporaine », *Enfance*, 1 : 15-25.
- CLOT Y. (éd.), 1996, *Les histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire*, Toulouse, Octarès, 2^e éd. augmentée 1999.
- CLOT Y. (éd.), 1999a, *Avec Vygotski*, Paris, La Dispute.
- CLOT Y., 1999b, *La fonction psychologique du travail*, Paris, PUF.
- CLOT Y., FAÏTA D., 2000, « Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes », *Travailler*, 4 : 7-42.
- CLOT Y., FAÏTA D., FERNANDEZ G., SCHELLER L., 2000, « Les entretiens en auto-confrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité », *Pistes*, 2, www.unites.uquam.ca/pistes.
- CLOT Y., MAGNIER J., WERTHE C., 2000, *La validation des acquis professionnels : terrain, concepts et méthodes*, Paris, Publication des CPC, Ministère de l'Éducation nationale.
- CLOT Y., 2001, « Clinique de l'activité et pouvoir d'agir », *Éducation permanente*, 146 : 7-15.
- CLOT Y. (sous presse), « Le geste est-il transmissible ? », in ouvrage collectif sur l'apprentissage, Éditions de la Cité des sciences et de l'industrie de La Villette.
- CURIE J., DUPUY R., 1996, « L'organisation du travail contre l'unité du travailleur », in Clot Y. (éd.), *Les histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire*, Toulouse, Octarès, pp. 180-189.
- DAMASIO A., 1995, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob.
- DAMASIO A., 1999, *Le sentiment même de soi*, Paris, Odile Jacob.
- DARRÉ J.-P., 1996, *L'invention des pratiques dans l'agriculture. Vulgarisation et production locale de connaissance*, Paris, Karthala.
- DEJOURS C., 1986, *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris, Payot.
- DEJOURS C., 1994, « La corporéité entre psychosomatique et sciences du vivant », in Billiard I. (éd.), *Somatisation. Psychanalyse et sciences du vivant*, Paris, Eshel, pp. 93-122.
- DORAY B., 1998, *Le corps, le lien, la mémoire. Pour une reprise du legs freudien*, thèse de psychologie, Université de Besançon.
- EDELMAN G., 1992, *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob.

- EDELMAN G., TONONI G., 2000, *Comment la matière devient conscience*, Paris, Odile Jacob.
- FAÏTA D., 1995, « Dialogue entre expert et opérateur : contribution à la connaissance de l'activité par l'analyse des pratiques langagières », *Connexions*, 65 : 77-98.
- FAÏTA D., 1999, « Analyse des situations de travail : de la parole au dialogue », in Richard-Zappella J. (sous la dir. de), *Espaces de travail, espaces de parole*, Publications de l'université de Rouen, coll. Dyalang, pp. 127-136.
- FERNANDEZ G., 1999, *Faire son train, compte rendu de l'étude sur le stress et les conditions de travail*, Paris, CHSCT de l'UP Traction de Beaumont.
- FERNANDEZ G., 2000, « Sécurité des circulations et médecine du travail à la SNCF », *Performances humaines et techniques*, 103-104 : 63-68.
- FERNANDEZ-ZOÏLA A., 2000, *Psychopathologie du discours-délire*, Paris, L'Harmattan.
- FRANÇOIS F., 1999, « Mot et dialogue chez Vygotski et Bakhtine », in Clot Y. (éd.), *Avec Vygotski*, Paris, La Dispute, pp. 189-206.
- GORI R., 1999, « Freud : pragmatiste malgré lui ? », *Topique*, 70 : 113-133.
- GRIZE J.-B., 1995, « Sens et signification », in Montmollin M. de (éd.), *Vocabulaire de l'ergonomie*, Toulouse, Octarès, pp. 126-129.
- JEANNEROD M., 1991, « Origines de la subjectivité », in Hochmann J., Jeannerod M., *Esprit est-tu là ? Psychanalyse et neurosciences*, Paris, Odile Jacob.
- LATASH M. L., TURVEY M. T. (éd.), 1996, *Dexterity and Its Development*, Mahwah New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- LÉONTIEV A., 1984, *Activité, conscience, personnalité*, Moscou, Éditions du Progrès.
- LURIA A. L., 1985, *Itinéraires d'un psychologue*, Moscou, Éditions du Progrès.
- LURIA A. L., 1995, *L'homme dont la mémoire volait en éclats*, Paris, Seuil.
- MERLEAU-PONTY M., 1942/1990, *La structure du comportement*, Paris, PUF.
- PAILLARD J., 1999, « L'approche neurobiologique des faits de conscience : vers une science de l'esprit », *Psychologie française*, 44-3 : 245-256.
- PETIT J.-L., 2000, « L'enracinement corporel de l'action », in Barbier J.-M. (éd.), *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF, pp. 133-147.
- PEYTARD J., 1995, *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- REED E. S., BRIL B., 1996, « The Primacy of Action in Development », in Latash M. L., Turvey M. T. (éd.), *Dexterity and Its Development*, Mahwah New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- SHELLER L., CLOT Y., 2000, « Les "résidus" des dialogues professionnels : le cas des facteurs d'un bureau de poste », in *Actes du Congrès de la SELF*, Toulouse.
- TODOROV T., 1981, *M. Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, Seuil.
- VERMERSCH P., 1999, « Pour une psychologie phénoménologique », *Psychologie française*, 44-1 : 7-18.

- VYGOTSKI L., 1925/1994, « Le problème de la conscience dans la psychologie du comportement », trad. F. Sève, *Société française*, 50 : 35-47.
- VYGOTSKI L., 1930/1995, « Psychisme, conscience, inconscient », trad. F. Sève, *Société française*, 51 : 37-52.
- VYGOTSKI L., 1934/1997, *Pensée et langage*, trad. F. Sève, 3^e éd., Paris, La Dispute.
- VYGOTSKI L., 1935/1994, *Défectologie et déficience mentale*, textes publiés par K. Bariniskov et G. Petitpierre, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- VYGOTSKI L., 1982/1999, *La signification historique de la crise en psychologie*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé.
- WALLON H., 1942, « La conscience et la vie subconsciente », in Dumas G., *Nouveau traité de psychologie*, Paris, PUF, pp. 1-38.
- WISNER A., 1997, « Aspects psychologiques de l'anthropotechnologie », *Le travail humain*, 60/3 : 229-254.

Summary. *The topics on consciousness comes back as a concern in psychology. Meanwhile, it is paradoxical that psychologists should be asked about it as it is the result of works in biology and neurobiology. Criticising the tenacious illusions of ranging consciousness under the rules of biology, the article tries to show that the results obtained in neurobiology can, on the contrary, get a place under the condition of a psychological redefinition of consciousness. The is one condition, though, to be taken into account : it should be considered as a link among activities. To better understand the links between activity and subjectivity, the article makes use of the resources having the historical-cultural tradition as a background. Together with Bakhtine and Vygotski, the author defines a certain clinics of activity having as a starting point the analysis of data obtained from the clinics of work. The work of train drivers is taken for example.*